

**(...suite et fin)**

Mais abandonnons à présent l'Afrique, l'Amazonie, l'Angleterre du Moyen Âge, les Caraïbes et les îles Trobriand pour quelque chose qu'il l'est nettement moins (pardon, je n'ai pas pu m'interdire cet affreux calembour) et regardons plus précisément, de manière plus ethnocentrée..., notre définition de la pute, à nous, ici et aujourd'hui. Ou plus exactement, essayons de comprendre pourquoi (pour le comment, je renvoie le lecteur en grande partie au prochain épisode), au profit de qui et de quoi, s'est créé *notre* stigmaté.

Parce que, à bien y regarder, si l'enjeu était uniquement l'appropriation de la sexualité des femmes, nous serions – comme le répètent à l'envi les (prétendues – voir épisode 5) *abolitionnistes* et les *féministes* (puritaines – voir épisode 6) dont le raisonnement est, je le crains, exagérément superficiel – les meilleures séides du patriarcat. Tu me donnes de la caillasse, je te donne mon cul et tout le monde est content. Sauf que... sauf que, dans ces conditions, le premier pilier de *la grande arnaque*, la confiscation des

richesses par les hommes et sa redistribution discrétionnaire et très partielle sous forme de généreux présents, suffirait amplement. Après tout, la fille de salle de l'Angleterre médiévale, comme la duchesse de Fontanges ou Marie Walewska – ou toutes les jeunes filles des îles Trobriand, ou les femmes d'Haïti, ou... – ont toutes offerts leur cul aux *punters* de l'époque, avec leur plus ou moins assentiment en prime, en échange de pièces d'argent, de poissons, de privilèges nobiliaires ou de guerre contre les Russes, et ce, sans qu'on n'ait besoin de les humilier en permanence : la misère, les coutumes ou l'honneur de la Pologne suffisait. Et ont toujours suffi. Bref, non seulement le stigmatisme s'avérerait dans ce cas inutile mais pire, en regard du très saint principe énoncé précédemment de la supériorité incontestable de l'obtention du consentement sur la tyrannie de la contrainte, il serait même gravement contre-productif.

[...]

Il paraît alors évident – pour ceux du moins qui veulent creuser par-delà *les raisonnements, je le crains, exagérément superficiels* – que *notre stigmatisme* poursuit d'autres objectifs qu'uniquement l'appropriation de la sexualité des femmes. Il a avant tout une fonction normative et

s'adresse beaucoup moins aux putes en elles-mêmes qu'aux *femmes honnêtes* à qui il s'agit de désigner où est le *mal* et où le *bien* afin de conditionner et de contrôler leur comportement (de la même manière – désolée si je suis exagérément digressive, sans compter que le lecteur est assez grand pour pousser sa réflexion par lui-même – que la prison n'est évidemment pas là pour réinsérer les détenus, mais pas non plus là uniquement pour les *punir*, elle est construite peut-être avant tout comme une menace, un pilori qu'on exhibe à ceux qui voudraient se détourner du *droit chemin*, elle est l'une des armes de dissuasion du contrôle social).

Le stigmatisme de pute, au fond, par-delà les apparences superficielles, est avant toute chose un chien de garde de valeurs au moins aussi taboues et essentielles, centrales, fondamentales dans nos sociétés que la sexualité : le travail et l'argent. C'est ce qui, à mon sens, est à ce point subversif – strictement, si on ouvre le dictionnaire, « ce qui renverse, détruit l'ordre établi » (in *le Petit Robert*) – dans notre beau métier – enfin, dans notre métier tout court, ça suffira – et qui pousse en conséquence *la société* à le combattre avec tant de véhémence. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la phrase de Paola Tabet :

« L'histoire des *femmes libres* et des *free women*, des prostituées d'Afrique et d'autres continents, est aussi l'histoire, difficile et complexe, d'une résistance. »

Ainsi, la première fonction de *notre stigmaté* est l'enfermement des femmes dans l'esclavage qu'est – ou qu'a été : rassurez-vous, on n'éluquera pas à terme cette question, probablement la plus sensible et la plus polémique – le mariage.

[...]

Une fois encore, Paola Tabet ne dit pas autre chose que cela lorsqu'elle récolte le témoignage [...] des *karuwai* (des *free women*, des putes) de Niamey : « Les femmes que j'ai interviewées trouvent, dans le *karuwanci* et dans d'autres formes de rapports sexuels rétribués où elles se réfugient, davantage d'espace, davantage de contrôle de soi et de leur corps, tant en ce qui concerne la sexualité que le travail. »

C'est là qu'intervient le stigmaté, le chien de garde qui grogne pour dissuader et, si ça ne suffit pas, qui mord pour punir. Et qui fonctionne selon l'éternel principe de la carotte et du bâton, le diptyque ô combien efficace de l'obtention du consentement ou, à défaut, de la tyrannie de la contrainte. *Tu veux échapper au mariage, ma*

chérie ?, et ne plus donner ton cul gratuitement ?, et ne plus faire le ménage, la cuisine et torcher la flopée de mômes que ton mari te fait après chaque nouvel accouchement sinon c'est des baffes ? Ben vas-y, je t'en prie, la porte est ouverte, mais je te préviens, tu vas être condamnée à la honte et à la solitude, tabassée par les clients et par les flics, sans aucun droit, ah !, et n'oublie pas de te méfier des voitures qui passent pour éviter les crachats et les objets lancés... Ça fait réfléchir, n'est-ce pas, ma chérie?... Alors que si tu restes ici, dans ton foyer, dans ton village, bien soumise, à ta place, n'écoute pas cette... anarchiste ! de Voltairine de Cleyre – ces gens-là disent tout le temps n'importe quoi, ils sont très dangereux !, la preuve, ton bon curé te l'a encore répété ce dimanche à la messe –, tu ne seras pas une esclave, mais pas du tout !, enfin !, voyons !, écoute le bon sens des lecteurs de Super-Alice, tout ça est très exagéré..., non, tu seras une femme honnête, respectable, une qui a su, contrairement à ces... putes dégradées, souillées, avilies !, conserver sa dignité et son honneur ! Mais assez palabré, ma chérie, allez !, maintenant tu dégages !, je te rappelle que t'as du boulot !, et puis, moi, il faut que j'aille jouer au

*tiercé, boire des coups avec les potes ou étudier les livres sacrés que ton impureté te condamne à ne jamais approcher.* Selon un rapport du Fonds des Nations unies pour la population datant de 1993, en Afrique subsaharienne, les femmes produisaient plus de 80 % des aliments récoltés pour la consommation locale mais ne détenaient que 8 % des terres qu'elles cultivaient. Et ce qui était vrai il y a vingt ans dans cet endroit du monde, l'est et l'a été partout, de tout temps : les femmes ont toujours travaillé plus que les hommes et ont toujours acquis moins de richesses – la grande arnaque...

Pour la peine, en regardant les choses de façon moins superficielle, on peut se demander si ce ne sont pas les (prétendues) *abolitionnistes* et les *féministes* (puritaines) qui ne seraient pas les véritables séides, les véritables chiens de garde du patriarcat..., des chiens à qui, après les avoir gratifiés d'une caresse, on désigne le loup famélique, au loin, dans les bois, l'hiver, en lui rappelant, chaque jour s'il en est besoin, quelle chance tout de même il a d'avoir ce collier à son cou solidement accroché à sa chaîne. Et, miracle (des loups ?) !, l'exploitée devient fière d'elle-même et jalouse de son assujettissement : l'obtention du consentement, encore et toujours,

fabriqué comme le plus efficace des outils du contrôle social.

Mais qu'on se rassure, dans les quelques cas malgré tout minoritaires où ce chantage à *l'honneur*, à *la dignité* ne fonctionnerait pas, ou plus, reste naturellement l'éternelle matraque pour faire régner l'ordre, matraque qui s'abat d'autant plus tranquillement bien sûr qu'elle frappe en catimini une population vilipendée – tout ça est parfaitement cohérent, synergique, organisé, bien rodé –, qu'elle attaque des individus qui, *au fond*, *l'ont bien mérité* ou qui, au minimum, n'attireront pas la compassion, la solidarité des *gens honnêtes* : c'est l'une des fonctions politique du stigmaté.

[...]

[Ainsi], ça ne peut être qu'un très étonnant concours de circonstances si, en Europe, les réglementations régissant l'activité prostitutionnelle (voir prochain chapitre) sont nées à la même époque que la révolution industrielle, à ce moment de l'histoire où les femmes ont commencé à entrer massivement sur le marché du travail salarié, avec des conditions d'exploitation notablement pire encore que celles des hommes. (Après le mari, le patron) *Tu ne veux pas faire épouse, ma chérie ?*, admettons,

*passé encore, après tout, au fond, j'en ai un peu rien à foutre que mes ouvriers perdent leur bonniche et leur pute gratuite, d'autant plus si ça te libère du temps pour bosser dans mon usine pour un salaire de misère. En revanche, s'il te prenait la très mauvaise idée de vouloir faire la pute pour gagner dix fois plus en travaillant cinq fois moins, je te prévient, entre le stigmaté, disons le goupillon – on est matérialistes, mais une bonne vieille alliance sur ce sujet avec les curés, t'inquiète, on a l'habitude, d'autant que ma femme milite dans une association abolitionniste, enfin, qui se dit abolitionniste... –, le sabre au besoin – ça aussi, on sait très bien faire – et la balance des lois et de la justice qui n'oublie que très rarement de quel côté il serait de bon ton qu'elle penche, on a les moyens de te pourrir la vie au-delà de ce que tu imagines, ma chérie, et de te faire salement regretter ton choix. Et par la même occasion, de dissuader les prochaines qui voudraient tenter à leur tour l'aventure.*

Notons au passage que l'ouvrier de chez Renault qui caresserait le rêve, l'utopie, de fabriquer à la maison, de manière indépendante, autonome, son bout de voiture pour échapper à l'exploitation salariale, le caractère collectif des moyens de production, quoi qu'il en soit,

concrètement, malgré la meilleure volonté du monde dont il ferait preuve, l'en empêcherait : ouf !, un danger de moins pour le grand capital... Alors que nous, notre cul nous appartient, de manière libre et individuelle – et même, pourquoi pas ?, individualiste et libertaire – et rien n'est plus facile que de nous approprier notre outil de travail et d'accéder à notre autonomie, de refuser toute servitude à l'égard du grand capital en question. D'où l'urgence du stigmatisme qui limite, qui endigue nos marges d'action, et qui contrôle, qui enferme.

Et qui réassigne au *travail*.

Et qui dévalorise notre capital...

Il y a dans ce conditionnement moral un côté guerres en Irak pour maîtriser le prix du pétrole, un côté film de Capra dans lequel une crapule capitaliste détenant quelques journaux lancerait une campagne de presse calomnieuse pour mettre en faillite une entreprise qu'il souhaite racheter à bas prix, un côté spéculateur qui stocke le blé pour faire monter son cours en étranglant les paysans en amont et en affamant les populations en aval. Les poissons sont révoltés par l'odeur de notre chatte, dont acte, on ne peut pas pêcher et il ne nous reste qu'à vendre notre cul, mais il faut que la morale publique, elle aussi, soit dégoûtée

par notre parfum de scandale afin de déprécier l'unique richesse qu'on est en droit de négocier. Et d'entraver, de limiter le pouvoir – le seul qui nous est toléré – que nous donne sur les hommes leur désir sexuel, comme un colosse barbare qu'on a capturé, par la ruse, de nuit, pendant son sommeil, et qu'on attache en haut d'un pilori, jamais assez solidement, afin de l'exhiber à la foule qui l'accueille avec des huées de mépris pour éviter d'avoir à assumer l'excitation et la peur qu'il inspire, lui, immensément puissant mais empêché par ses chaînes, pendant que ses geôliers arrogants défilent en se prenant pour son maître – King Kong théorie...

Et pour le coup, l'extrême gauche putophobe n'a pas plus que les puritaines et les *abolos* compris grand-chose au sujet par-delà quelques clichés superficiels, schématiques et rassurants, et, désolée les gars, je sais que ça va vous faire mal et que vous vous boucherez les oreilles pour ne pas l'entendre, mais, en ce qui nous concerne, vous n'êtes rien d'autres, vous aussi, que des séides, des chiens de garde *de la bourgeoisie et du patronat*... – appelons ça une digression, ou plutôt un teasing, on reviendra sur tout cela plus longuement dans l'épisode 7.

[...]

Ouf ! On arrive à la fin. Enfin presque, car le stigmate de pute est définitivement – et désespérément – un véritable couteau suisse – ou plutôt suédois, je me comprends –, un outil que chaque homme *devrait* avoir à la maison tant il permet, par mille et un moyens, de contrôler les femmes et de les assujettir. Penchons-nous donc sur son dernier effet, primordial, essentiel. Et également paradoxal.

On l'a vu, chez nous, mais aussi à Haïti ou aux îles Trobriand ou chez les Mehinaku ou..., le stigmate de pute s'étend à celles qui oseraient prendre l'initiative du rapport sexuel. Chacun a ainsi conscience, je pense, que le mot *pute*, en France, s'adresse évidemment aux prostituées professionnelles, mais aussi, *par extension*, à n'importe quelle fille qui porte une jupe *trop courte* ou dont le comportement, d'une façon ou d'une autre, est jugé susceptible de laisser imaginer à un queutard en chien qu'elle pourrait désirer une relation sexuelle. C'est ça que je voulais dire en signalant à quel point ce glissement sémantique était paradoxal : utiliser le même mot et, par-delà, projeter plus ou moins la même perception sociale, le même stigmate, sur une fille à la recherche (réelle ou fantasmée) d'un plan cul, pour le plaisir, de façon désintéressée, et

sur une professionnelle dont l'unique motivation, parfaitement assumée et avouée, est l'argent – le contraire même du plaisir et du désintéressement (mais les propagandes ne sont jamais à une contradiction près : plus c'est gros, mieux ça passe, paraît-il...) –, c'est bien la preuve que *l'image de la pute* n'a qu'un rapport très lointain avec la réalité mais qu'elle est avant tout un construit social dont le but est le conditionnement du comportement des femmes. Pardon pour ce radotage, même si, ici, il ne me semble pas intempestif.

Une *pute* c'est, aussi, une  *salope*, une fille dont le comportement public n'est pas tout empreint de la retenue, de la *dignité*, de la pudibonderie qu'exigent les bonnes mœurs, et qui n'attend pas sagement – pas au sens de sagesse, mais d'obéissante – qu'un homme la désigne comme suffisamment *digne* d'intérêt pour qu'il ait envie de la fourrer, de la marier ou de lui offrir son plus beau poisson. Ce *comment* posé, tentons de comprendre le *pourquoi*. À quoi peut bien servir ce conditionnement comportemental ? Après tout, une fois encore, si l'enjeu n'était que l'appropriation de la sexualité des femmes, rien ne serait plus précieux au monde que les *filles faciles* : demandez à un paquet de timides, Jean-

Jacques Goldman en tête, et ils vous feront bien volontiers – avec sincérité et reconnaissance – le panégyrique de celles qui leur ont mis la main sur la bite en soirée alors qu’ils n’auraient pas même osé s’approcher pour leur demander leur prénom. De nouveau, on sent bien que, comme pour la *pute* dans le sens de prostituée, le stigmaté de pute qui s’adresse aux *salopes*, aux *filles faciles*, poursuit d’autres buts, plus complexes – vraiment complexes et je ne prétends pas du tout avoir pénétré au plus profond tous ses arcanes –, que de les exhorter à donner leur cul.

Lesquels ?

[...]

Petit un.

La *pute*, la *salope*, ce n’est pas que la fille qui porte une jupe *trop* courte ou qui fait des avances aux garçons, c’est aussi celle qui marche seule dans la rue, a fortiori qui s’éloigne – seule – de son village, de son quartier, de son pays, qui fréquente des espaces (géographiques ou d’activité) dévolus aux hommes, bref, qui tente de conquérir son indépendance, son autonomie, son égalité de droits et de pouvoir d’action avec ses homologues masculins. Une femme ne devrait pas se promener à telle heure, à tel endroit, ou s’être livrée à telle activité *dangereuse*, ou s’être

comportée *de cette façon-là*, etc., chacun a souvent entendu ces *bons conseils* et, si d'aventure elle ne les a pas suivis et *qu'un malheur est survenu*, quelque part..., *elle l'a bien cherché*... Ce type de *raisonnements* qui ne semblera peut-être pas, malgré tout..., en certaines circonstances..., dénué totalement de bon sens à certains lecteurs, c'est une manière d'admettre, quelle que soit la sollicitude et la bonne foi avec laquelle ces *bons conseils* sont proférés, qu'une femme a *nécessairement* moins de liberté et moins de droits qu'un homme, moins d'espaces où elle est autorisée à intervenir, à s'exprimer, à agir.

Et pour la peine, ce n'est pas Paola Tabet que je vais citer à présent, mais une de ses consœurs – comme elle universitaire et engagée à nos côtés –, Gail Pheterson dans *le Prisme de la prostitution*. [...] « Il existe des critères de vertu différents pour les femmes et pour les hommes, asymétrie que laisse entendre la juxtaposition de *noblesse* des hommes et *honneur* des femmes. À l'examen des interprétations légales, sociales, psychologiques et idéologiques du mot *prostituée*, se révèlent les prérogatives de classe (et l'immunité morale) qui s'attachent à la noblesse des hommes et les entraves morales (et la subordination de classe)

qui s'attachent à l'honneur des femmes. Cette asymétrie n'implique rien de moins que la délégation de l'agentivité aux hommes. (...) Des idéaux tels que l'honneur, la vertu, l'innocence ou la chasteté sont des mystifications qui dissimulent le contrôle social sur les femmes. Les restrictions discriminatoires apportées à leur comportement sont alors présentées comme de nécessaires *protections*. (...) La division des femmes entre celles qui sont honorables et celles qui ne le sont pas est peut-être la fonction politique la plus insidieuse du stigmate de la putain ; non seulement il isole effectivement les prostituées des autres femmes (...) mais il rend aussi toute une série de libertés incompatibles, pour une femme, avec la notion de légitimité. De fait, l'accès à la liberté est à la fois au-dessus et en-dessous des femmes honorables : au-dessus, chez les nobles hommes ; en-dessous, chez les femmes déchues. Il est significatif que les femmes déchues soient punies exactement pour l'autonomie sexuelle, la mobilité géographique, l'initiative économique et la prise de risque physique qui confèrent le respect aux nobles hommes. (...) J'avance que le stigmate de putain, bien que visant explicitement les femmes prostituées, contrôle implicitement *toutes* les femmes. »

[...]

Passons à présent au petit deux.

Définir comme pute, comme salope, toute femme qui semblerait prêter un *trop grand* intérêt aux délices de la chair, ça ne peut pas être sans conséquences et surtout sans raison. Conséquences et raison qui, pour la peine – c'est le bon mot –, concernent également les hommes. Peut-être avant tout les femmes, mais également les hommes. Et qui se retrouvent dans les fondements de notre société, à l'époque féodale comme à celle du capitalisme, tout autant que dans les prêches des religions ou les discours des *abolos*, des *féministes* puritaines et sans doute d'une certaine extrême gauche, et c'est pour ça qu'en partie – en partie seulement, je ne voudrais surtout pas donner l'impression ici que, de près ou de loin, je pense avoir découvert toute seule le Graal –, tous ces putophobes, au fond, nous adressent plus ou moins le même anathème (et pour les mêmes raisons d'ailleurs, ce n'est pas un hasard – c'est une digression, mais pas un hasard –, que les quelques soutiens publics sur lesquels on peut compter sont tous issus de ce mouvement politique et social, cette parenthèse historique durant laquelle l'utopie hédoniste a été la règle). Cette chose que voudraient enseigner Ève, la

pomme et le serpent, l'excision ou le stigmate de pute adressé aux *salopes*, c'est que le plaisir est suspect et, en tout état de cause, notablement moins important, moins *sérieux* que le travail.

Pour la femme, Paola Tabet nous explique, à raison, que, toute la *grande arnaque* consistant à transformer la sexualité des femmes en une sexualité de service (pour les hommes) et une sexualité de survie (pour elles-mêmes), il est impératif qu'on ne dévoie pas cet outil précieux en le dirigeant vers une finalité subalterne. Dit autrement, il s'agit de rappeler à chacune que le plaisir, c'est bien beau, mais sans aucune valeur comparé aux poissons, à une invitation à dîner, une promotion canapé, un rôle dans un film ou, pour les plus chanceuses, une alliance sertie de diamants.

Mais pour l'homme, de la même façon en miroir, l'idée cachée derrière tout ça, c'est que si tu veux tirer, mon coco, il va falloir que tu en pêches des poissons, ou que tu en gagnes de la caillasse, et que t'en achètes, au marchand blanc, de la verroterie, des Porsche et des Rolex. Hors de cela, des *filles faciles* qui couchent en échange de rien, avec des mecs pauvres, jamais t'en rencontreras : tu peux toujours te toucher... La hiérarchie entre plaisir et travail – ou, plus

exactement, plaisir et possession des richesses –, est ainsi, de manière symétrique pour les deux sexes, clairement édictée, de même qu'est édictée cette règle sociale qu'il serait utopique de vouloir transgresser : rien ne doit être gratuit, désintéressé, proposé en dehors d'une relation d'échange d'une façon ou d'une autre rétribuée.

À cause de cela, la pute, au sens de fille facile, est stigmatisée. Et malgré cela, la pute, au sens de prostituée professionnelle, est stigmatisée. Cherchez l'erreur. Ou pas. Je vous avais prévenus, c'est paradoxal. Ou plus sûrement, ça peut sembler paradoxal... Bien fait pour nous, après tout, l'une comme l'autre, on aurait pu – et dû – devenir des femmes honnêtes, dignes, respectables, chastes, innocentes, vertueuses, des épouses et des travailleuses honorables. Et ainsi, la fille facile comme la prostituée méritent la punition qu'est le stigmate de pute parce qu'elles refusent, l'une comme l'autre, chacune à sa manière, de vendre son cul au *juste prix* : gratuit ou trop cher – en fixant soi-même les conditions et le tarif –, c'est pareil, dans les deux cas c'est contrevenir, c'est attenter à la loi du marché.

J'ai fini.

Ah non ! Peste ! J'avais promis de ne pas me dérober et d'aborder la question *probablement la plus sensible et la plus polémique* qui soit : pourquoi, alors que, en France, en 2010, [...] beaucoup des raisons qui ont conduit à la création du stigmate de pute ont subi des transformations majeures, radicales ces dernières décennies dans nos pays occidentaux et qu'aujourd'hui on sent bien que le stigmate en question, non seulement y sert moins évidemment les intérêts du patriarcat, mais, même, pourrait commencer à lui causer à son tour des soucis (par exemple lorsque le stigmate s'étend aux clients), pourquoi disais-je, ledit stigmate ne tend pas, au minimum, à se résorber à défaut de disparaître, mais, bien au contraire – témoin, entre autres, la loi sur le racolage passif ou le débat sur la pénalisation à *la suédoise* –, à se renforcer ?

Question complexe, sensible et polémique, n'est-ce pas ? Et pour la peine, vous savez quoi ?, je ne vais pas y répondre ici. Je vais attendre l'épisode 6 – [celui consacré aux chiennes qui osent se dire féministes mais qui surtout prennent garde à n'être ni pute ni pute] –, il me semble que la réponse pourrait y trouver judicieusement sa place – patience !

(in Partie II, chap. 7, *Pour vous, messieurs*)